

Alain Cozic

**Le pouvoir de la littérature face à l'Histoire : virtuosités littéraires et utopies dans le roman de Michael Kleeberg *Ein Garten im Norden*.**

**Postface**

A la fin de son roman, dans une manière de courte postface, Michael Kleeberg affirme en français : « Je prends mon bien où je le trouve »<sup>1</sup>; il précise qu'en écrivant ce roman il a poussé ce principe à l'extrême. Il éprouve même le besoin de s'excuser auprès des morts et des vivants dont, « sans vergogne », il a utilisé « les noms, les visages, les pensées, les mots, des moments de leur vie » pour en faire la matière de son livre, autant d'éléments, souligne-t-il encore en un terme révélateur de la technique narrative, du procédé d'écriture mis en œuvre, qu'il a « montés » dans son roman, qu'il a insérés donc, instillés dans la trame de son texte, faisant de ce dernier comme un immense puzzle des plus complexes, composé de toutes ces pièces empruntées à la réalité, reproduites à l'identique ou, au contraire, modifiées et parfois radicalement métamorphosées<sup>2</sup>.

Réalité et fiction littéraire, réalité fictionnalisée, fiction étayée sur le réel : le roman se construit sur l'imbrication, l'intrication souvent vertigineuse de ces deux domaines. Michael Kleeberg joue, et délibérément, avec les époques et les personnes, les moments de l'Histoire et les personnalités qui ont marqué celle-ci, les faits et les biographies.

L'auteur, assurément, se plaît et se complaît à ce jeu. Mais, tout aussi évidemment, Michael Kleeberg propose, dans et par l'enchevêtrement même des strates narratives du roman, une réflexion sur l'Histoire, sur l'Allemagne, sur l'Histoire de l'Allemagne ou sur l'Allemagne dans l'Histoire.

Une seconde remarque, dans cette postface, d'une certaine manière, l'évoque. Le jardin créé à Berlin par le héros du roman, Abraham Albert Klein, ce « jardin dans le nord », existe en réalité, mais en France, à Boulogne-Billancourt, il est l'œuvre d'un certain Abraham Albert Kahn, à qui par ailleurs est dédié le livre<sup>3</sup>. Ce jardin a donc bien une existence réelle, mais justement pas en Allemagne, précise Kleeberg, et c'est là

---

<sup>1</sup> Ich habe beim Schreiben das Prinzip « Je prends mon bien où je le trouve » auf die Spitze getrieben : Michael Kleeberg, *Ein Garten im Norden*. München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2003<sup>2</sup>, p. 587. Première édition du roman en 1998. Roman désormais indentifié dans le corps du travail et les notes par GN, suivi du N° de la ou des page(s).

<sup>2</sup> Es scheint mir daher nicht überflüssig, alle die Toten und Lebenden um Nachsicht zu bitten, deren Namen, Gesichter, Gedanken, Worte und Lebensmomente schamlos in diesen Roman montiert wurden. *Ibid.*

<sup>3</sup> Cf. le *In Memoriam* : « Albert Kahn und Berthold Goldschmidt ». *Ibid.*, p. 7.

« l'une des raisons qui ont été à l'origine du livre <sup>4</sup> ». Michael Kleeberg a donc transposé en Allemagne une réalité française, déplacé à Berlin, dans la capitale de l'Empire, celle de la République de Weimar, celle du troisième Reich, dans la métropole coupée en deux jusqu'en 1989, dans la capitale de l'Allemagne réunifiée, ce jardin imaginé, au cours de la première partie du XXe siècle, près de Paris, dans la banlieue de la capitale française, par un Français. Ce glissement, ce transfert, d'un pays vers l'autre, d'une ville vers l'autre, fruit de l'imagination de l'auteur, si l'on examine la raison d'être du lieu et la personnalité de celui qui l'a édifié, suggère, à lui seul, la problématique de l'oeuvre.

### Une Histoire allemande

Un narrateur s'exprimant à la première personne est présent dès le début du roman. Albert Klein relate tout d'abord, et durant les onze premiers chapitres du livre qui en compte 59, sa propre histoire. C'est là une première perspective narrative, une première intrigue, une première strate temporelle.

Nous sommes en 1995, le 23 février - les dates jouent un rôle essentiel -, Albert Klein revient en Allemagne qu'il a quittée douze ans auparavant, en 1983, pour vivre à Amsterdam d'abord, à Paris ensuite. Il a trente-six ans, est donc né en 1959 ... Comme l'auteur Michael Kleeberg. Il a travaillé pour une société américaine qui élabore des manuels informatiques. Il écrit aussi, souhaite même se consacrer essentiellement à cette activité, a demandé pour cette raison à ne plus travailler que comme free lance pour la société qui l'employait. Le 25 février, il a deux rendez-vous à Prague, l'un avec le chef des ventes de la firme, l'autre avec le traducteur tchèque des manuels. Puis il doit passer prendre son cousin Rudolph dans la petite ville où il habite en Allemagne avant de se rendre avec lui à Berlin où Rudolph est en affaires, notamment avec le père d'Albert. Le 27 février, tout le monde a rendez-vous à Hambourg, le fils et le père en particulier pour fêter les soixante ans de ce dernier.

Albert redécouvre donc une Allemagne qu'il n'a plus vue depuis douze ans, à l'exception d'un bref séjour en 1990, une Allemagne très largement « post-Wende » par conséquent. Les descriptions qu'il en donne sont féroces, les impressions qui sont les siennes lorsqu'il traverse le pays pour se rendre à Prague empreintes d'une causticité que rien ne peut atténuer. Évocation acerbe et sarcastique d'une Allemagne réunifiée : Albert Klein écrit lui aussi (Michael Kleeberg s'exprimant par le truchement de son personnage ?) son « Wende-« ou « Post-Wende-Roman ».

---

<sup>4</sup> Wer den « Garten Kleins » in der Wirklichkeit besuchen will, der kann das tun, nur eben nicht in Deutschland, was einer der Gründe ist, warum dieses Buch entstand. *Ibid.*, p. 587.

Et que dire de l'ex-RDA ?

Absorbée, phagocytée par l'Ouest. En quelques traits caractéristiques, cernant tout à la fois ce qu'est devenu le pays et la mentalité qui est désormais la sienne, Albert Klein (Michael Kleeberg ?) esquisse cette évolution. Entre sa brève visite en 1990 et 1995, le narrateur peut constater comment la petite ville où habite Rudolph s'est transformée. Rudolph, le cousin, l'ex-jazzman saxon, émerveillé lorsqu'il a la possibilité de se rendre à Paris en 1988<sup>5</sup>, devenu après 1989, sur proposition du père d'Albert, agent d'assurances, qui, après avoir rencontré « deux types de l'Ouest » (GN, 75), s'enrichit dans des spéculations immobilières douteuses, s'associe avec l'ancien homme de la Treuhandanstalt, Sternhart, qui a lui-même fait fortune par le biais d'obscur transactions. L'Allemagne - Est et Ouest désormais fondus et confondus - est le pays où l'enrichissement est parfois aussi facile que douteux, le lieu des spéculations immobilières équivoques et des transactions financières scabreuses.

Rudolph, Sternhart, le père d'Albert, une société suisse d'investissement, une firme américaine sont précisément au cœur de l'une de ces mystérieuses transactions qui rassemble, ce 26 février 1995, ces personnages au centre de Berlin. Il s'agit d'un terrain en friche d'environ 4 ha en plein centre de la ville, très près de l'ancien tracé du Mur, dont s'est débarrassée la Treuhandanstalt, que l'on disait pollué, que la société d'investissement suisse a nettoyé et qui doit être désormais vendu à la firme américaine pour qu'elle y installe sa filiale européenne. La transaction doit être assurée par le père d'Albert, ce qui lui permettra de faire face aux difficultés financières qui, comme toujours, l'assaillent.

Lorsque Albert interroge les protagonistes impliqués dans l'opération immobilière pour savoir ce qu'était ce terrain avant 1945, nul n'est capable de répondre, le cadastre de Berlin ayant brûlé à la fin de la guerre, de vieux plans de la ville montrent simplement à cet endroit un espace vert, à l'époque de la RDA et après la réunification, personne n'a réclamé le terrain.

À cette question sur le passé de l'emplacement, à laquelle personne ne s'intéresse, Albert Klein, lui, va répondre. Brusquement, en effet, il sait ce qui un jour a été là<sup>6</sup>, et, dans la voiture que conduit son père qui les emmène à Hambourg, il commence à écrire l'histoire de ce terrain, à imaginer, lui qui veut désormais s'adonner à l'écriture, ce que fut ce lieu avant qu'il ne soit ainsi abandonné. Cela va être - aussi - l'objet du livre qui va continuer ainsi à se dérouler sous les yeux du lecteur. Le trou, au sens propre, que constitue la

---

<sup>5</sup> Cet épisode a aussi fait l'objet d'une nouvelle, « Birth of the Cool », publiée dans le recueil *Der Kommunist vom Montmartre*. München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2002. Première édition du recueil en 1997.

<sup>6</sup> Denn ich wußte auf einmal, was hier gewesen war. GN, p. 86.

friche, est aussi, au sens métaphorique, un trou de mémoire puisque personne n'est capable de reconstituer ce passé. Le récit d'Albert Klein va combler ce vide, son imagination supplanter une mémoire qui n'existe pas, ce qui est une autre manière de faire œuvre de mémoire.

### Une autre Histoire allemande

Le présent du narrateur en 1995 va laisser place au passé, à un passé surgi de l'imagination de ce même narrateur-écrivain, reconstitué, sinon créé de toutes pièces. De 1995, nous allons remonter le temps jusqu'à 1934, et bien avant encore. À la première strate temporelle se superpose une seconde, les deux vont en réalité s'entremêler, Albert Klein interrompant régulièrement l'histoire qu'il écrit, ou étant contraint de le faire, pour revenir au temps présent, le temps narré faisant ainsi place au temps de la narration, l'histoire écrite s'arrêtant pour retrouver l'existence de celui qui est en train de la rédiger.

Mais il y a plus, et le processus d'écriture chez Albert Klein est déclenché par un autre élément encore, des plus mystérieux, que Michael Kleeberg insère dès les premiers chapitres de son roman et qui ressurgit ensuite à un rythme régulier.

Deux jours plus tôt, à Prague, Albert Klein se promène dans les rues de la ville, il est encore trop tôt pour dîner, trop tôt pour retourner à l'hôtel - ainsi se manifeste le hasard qui, parfois, fait basculer les destinées -, ses pas le conduisent devant la synagogue Pinkas, l'une des plus anciennes de la capitale tchèque, fondée en 1479 par le rabbin qui a donné son nom à l'édifice, une construction aux voûtes gothiques située près du vieux cimetière juif. Pourquoi Albert Klein y entre-t-il ? « Le temps », dit-il, « l'histoire, le temps qui se met à tourner », « le souvenir de juifs orthodoxes rue des Rosiers », « une photo couleur sépia aux teintes passées » : des bribes d'éléments paraissent ainsi se bousculer dans sa tête, il achète un billet et pénètre dans la synagogue. Geste décisif : le livre qu'il va écrire procède aussi de ces quelques secondes, de cette décision qu'à cet instant il prend.

Car cette synagogue a une particularité : sur ses murs sont gravés les noms des 77 000 juifs assassinés par les nazis à Theresienstadt (Terezin en tchèque). Il y a peu de visiteurs ce jour-là, ce n'est pas encore la saison touristique, Albert aperçoit une vieille dame qui brusquement le fixe de son regard - des yeux verts qui le bouleversent, ne connaît-il pas cette femme depuis longtemps ? se demande-t-il-, avant de se retourner vers le mur pour y chercher un nom. Albert voit alors qu'il s'agit du sien, « Klein », suivi de la lettre « A » pour le prénom ! « Albert Klein » ? Son nom figurerait-il sur le mur de la synagogue ? Sous le coup de la stupeur, il constate toutefois aussitôt après qu'il s'agit d' « Abraham » (GN, 35-36). Dès plus mystérieuses reste cependant l'attitude de la vieille dame, qui ne le lâche pas du regard, lui a saisi la main, paraît le (re)connaître, lui demande - en allemand et en le

tutoyant - s'il est venu pour son « bien-aimé », s'il est le fils, l'héritier de celui-ci, lui qui porte son nom (comment sait-elle, du reste, le nom du narrateur ?), et qui, après avoir effleuré son front de la main, le laisse sur des paroles sibyllines (« Geh jetzt, du wirst schon verstehen » [GN, 36]).

« Albert Klein » et « Abraham Klein », 1995 et 1940-1945 (les cinq années qui virent fonctionner la prison, le ghetto, le camp de transit, le camp de concentration que furent la ville et la forteresse de Theresienstadt), l'Allemagne de la « Post-Wende » et celle du national-socialisme : des liens semblent ainsi progressivement se tisser entre le présent et le passé, d'énigmatiques correspondances entre les époques, de singulières convergences entre les strates temporelles.

Mais dans cette évocation du labyrinthe du temps à laquelle se livre Michael Kleeberg, il y aura un autre épisode après celui de la synagogue, l'étonnement et les interrogations du lecteur - comme ceux d'Albert - iront croissant.

Encore sous l'effet des événements qu'il vient de vivre, abasourdi, Albert se met à courir dans les rues de Prague, bousculant des passants, jusqu'à ce qu'il aperçoive - autre effet du hasard ? - l'enseigne de la boutique d'un bouquiniste. Convaincu que « le monde muet des vieux livres » le rassérènera (GN, 36), il pénètre dans le magasin. Sans ambages, le bouquiniste, dont l'allure en impose, qui paraît des plus énigmatiques, s'adresse lui aussi en allemand à son visiteur dont il connaît le nom, retire de la deuxième rangée d'une étagère un ouvrage, « le livre d'Albert », celui qu'il est venu chercher aux dires du commerçant et le tend au narrateur, à la plus grande surprise de ce dernier. Albert n'est pourtant pas au bout de son étonnement : l'ouvrage est entièrement composé de pages blanches ; c'est à lui d'écrire le livre, lui précise le bouquiniste après lui avoir servi un verre de whisky - le seul whisky qu'Albert apprécie vraiment ! -, à lui d'en remplir les pages avec l'histoire qu'il lui appartient de raconter. Qui plus est, lui indique encore l'impénétrable personnage, quoi qu'il écrive, une fois qu'il aura achevé ce livre, cela sera devenu une réalité (GN, 46)<sup>7</sup>. Puis le bouquiniste prend congé de son client - c'est l'heure de la fermeture - non sans lui avoir spécifié, étrangement encore, qu'ils sont appelés à se revoir (GN, 47).

---

<sup>7</sup> L'intrigue du roman de Carlos Ruiz Zafon, *L'Ombre du vent* (Traduit de l'espagnol par François Maspero. Paris, Editions Grasset/Fasquelle, 2004, pour la traduction française. Première édition de l'ouvrage en espagnol en 2001), d'une certaine manière, est lancée d'une façon analogue : le narrateur est conduit, enfant, par son père dans un lieu mystérieux, le « Cimetière des livres oubliés », où il doit se soumettre à un étrange rituel qui se transmet au fils des générations : « adopter » un livre parmi des centaines de milliers ; l'enfant y découvre l'ouvrage qui va bouleverser sa vie ...

C'est une manière de singulier contrat que passe avec le bouquiniste celui qui entend précisément se consacrer désormais à l'écriture, un pacte étrange qu'il scelle ce jour de février 1995, à Prague, dans la pénombre de la boutique faiblement éclairée où l'on pénètre après avoir descendu six marches (*GN*, 36-37). Nouvelle variation sur le thème du pacte diabolique que signerait ici Albert-Faust avec un personnage aux allures en effet méphistophéliques ? En un lieu, de surcroît, qui ressemble fort à la chambre gothique, étroite, où nous découvrons Faust au début de la pièce de Goethe ; on songe encore à la rencontre entre Adrian Leverkühn et le diable dans le 25<sup>e</sup> chapitre du roman de Thomas Mann, *Doktor Faustus* - nous reviendrons sur ce parallélisme possible, sur cette intertextualité pensable ou probable, sur ce jeu de Michael Kleeberg avec son ou ses illustre(s) prédécesseur(s).

Toujours est-il qu'avec le livre aux pages blanches qu'il lui donne, le bouquiniste offre aussi à Albert Klein la possibilité d'écrire, il l'engage sur la voie de la création littéraire. L'étrange personnage aura d'autres fonctions encore, comme nous le verrons.

Dès lors, l'on voit les pièces du puzzle peu à peu se mettre en place : sachant « tout à coup » (*GN*, 86) ce qu'a été un jour le terrain en friche du Berlin de 1995, Albert Klein va en conter l'histoire, relater la vie de celui qui l'a créé, un certain Abraham Klein, dont le nom figure sur le mur de la synagogue de Prague. Cette histoire qu'il s'appête à écrire va remplir les pages blanches du livre offert par le bouquiniste. D'une certaine manière, c'est aussi l'exploration des arcanes du processus créatif qui nous est ici proposée, celui en œuvre pour Albert Klein et peut-être aussi pour Michael Kleeberg, comme la propédeutique mentale de toute création : rencontres, coïncidences, événements apparemment fortuits, fragments de souvenirs, traces d'émotion, incisions dans la matière de l'être, engrammes des plus mystérieux, autant d'éléments tangibles ou impalpables constituant l'insondable alchimie qui fait qu'un jour, sous la plume de l'auteur, l'œuvre naît, se déplie, se déploie.

La biographie d'Abraham s'ouvre sous la plume d'Albert, au chapitre 12 du roman de Michael Kleeberg, en mai 1929, au moment où un journaliste du nom de Joseph Roth, qui est aussi écrivain, sonne au portail du parc, au centre de Berlin.

Il a rendez-vous avec le propriétaire et créateur des lieux, une personnalité hors du commun. Abraham Klein a un empêchement ce jour-là, il doit faire patienter son visiteur, et nous ne les retrouverons pour l'interview qu'au chapitre 41. Entretemps, guidés par son biographe, nous aurons parcouru l'existence de celui qui, né en 1889, a donc quarante ans en 1929. Dans la manière dont le narrateur déroule la vie de son protagoniste, nous voyons comment lui aussi joue avec la chronologie, partant de 1929 pour remonter dans le temps jusqu'à l'adolescence d'Abraham, avant de poursuivre la narration de cette vie, à partir du

chapitre 42, de 1929 au 30 janvier 1933, date et moment décisifs dans l'Histoire de l'Allemagne et de celle d'Abraham Klein, qui incitent alors le biographe à nous replonger une fois encore dans le temps, pour cette fois, remonter jusqu'à la naissance et l'enfance du futur banquier.

Orphelin à huit ans à la suite de la disparition tragique de ses parents dans l'incendie de leur maison, dans un village de Forêt-Noire, Abraham est recueilli par un couple ami de ses parents, Johannes et sa femme, qui ne peuvent avoir d'enfants. D'origine juive, Abraham est baptisé à dix ans - c'était le vœu de son père qui considérait que les membres de sa famille n'étaient pas juifs, mais « des citoyens de l'empire allemand de confession israélite » (*GN*, 496) - et reçoit le prénom d'Albert, Albert Klein, comme celui qui imagine et conte son histoire, et lui donne donc aussi son propre prénom ! Jeu avec les prénoms et les noms, il y en aura d'autres dans le roman. Par l'entremise d'un comte, le jeune Abraham Albert entre en 1906 - il a dix-sept ans - à la banque von Pleißen, comme simple commis. Doué, avec un sens inné des affaires, le jeune homme connaît une ascension fulgurante jusqu'à devenir l'associé de von Pleißen, de vingt ans son aîné, à la direction de l'établissement. Il est millionnaire très jeune.

Mais cet homme d'affaires est aussi un humaniste, un philanthrope, un pacifiste, un citoyen du monde qui croit au rapprochement entre les peuples et à la fraternité entre les hommes. C'est assurément cette dimension du personnage qui intéresse surtout son biographe, tout autant que l'auteur qui se profile derrière ce dernier. Grâce à sa fortune, Abraham Albert Klein crée une fondation, le « Cercle autour du Monde », et une bourse qui permet à de jeunes étudiants de parcourir la planète pour la connaître et se connaître eux-mêmes, pour découvrir les autres, il envoie des photographes et cameramen parcourir le monde afin de constituer une bibliothèque d'images fixes et animées dont le but est de préserver une trace des aspects, des modes, des pratiques de l'activité humaine dont la disparition est à ses yeux irrémédiablement programmée : ce sont les « Archives de la Planète ». Lui-même entreprend, juste avant que n'éclate la Première Guerre mondiale, un périple de cinq mois autour du monde avec son photographe, Lukas Graubündner. Il crée encore, sur un terrain de 4 ha au centre de Berlin que sa fortune lui a aussi permis d'acquérir, un jardin, ce « jardin dans le nord », un parc, microcosme accueillant, concentrant en une harmonie parfaite, les plantes et les arbres du monde entier, tous les exemples de paysages aussi.

C'est dix ans avant la visite de Joseph Roth qu'Abraham Albert Klein imagine la création de son jardin. Nous sommes en 1919, au sortir de la guerre, l'Allemagne est un pays détesté de tous, replié sur lui-même, autiste (*GN*, 277). Face à ce désastre, le jardin de Klein doit représenter l'espoir (« l'espoir au-delà du désespoir » ?), une enclave protégée qui

favorisera la réconciliation entre les êtres, non pas close sur elle-même mais ouverte sur le monde, qui ne prétendra pas abolir les différences mais au contraire les faire coexister dans toute leur féconde diversité (*GN*, 278). Paradis sur terre, Éden retrouvé, un monde hors du monde, une autre réalité hors de la réalité, fondamentalement « un morceau d'Allemagne qui ne soit pas arrogant » (*GN*, 280), « une clairière enchantée », dira dans sa langue un professeur français qui visitera le parc en 1923, en pleine inflation, tandis que « dehors c'est la jungle », constatera Klein avec amertume et inquiétude en lui répondant dans sa langue (*GN*, 302). « Une oasis d'ouverture au monde », précise encore le narrateur, tandis que les nations européennes, en ces années qui voient en Allemagne cahoter une république, cherchent à se démarquer les unes des autres, un lieu qui donne aux étrangers qui s'y rendent « une autre image de l'Allemagne » (*GN*, 333), ce pays que, par ailleurs, l'on ne visite pas volontiers et que peu d'émigrés, chassés par des Etats totalitaires, choisissent comme terre d'asile (*GN*, 333-334). Dans interview qu'il finit par accorder à Joseph Roth (chapitre 41 du roman), Abraham Albert Klein revient lui-même, une fois encore, sur l'idée qui a présidé à toute son entreprise philanthropique, nous avons là un condensé de sa conception du monde et de l'existence : œuvrer pour que l'humanité soit meilleure, faire en sorte que le savoir soit partagé par le plus grand nombre et non réservé à une élite (*GN*, 402), créer « une conscience supranationale » - en voyageant, on doit apprendre à voir son propre pays avec le regard d'un autre (*GN*, 403) -, faire naître « une Allemagne européenne, une Europe en paix, un monde fraternel » (*GN*, 414).

On voit ainsi se constituer le portrait d'un Abraham Albert Klein pacifiste, comme bien d'autres, Allemands et européens à l'époque - en réaction notamment au premier conflit mondial -, internationaliste, citoyen du monde - afin de dépasser les nationalismes étroits, étriqués, frileux, délétères des États, le nationalisme allemand notamment -, humaniste et philanthrope. Un Abraham Albert Klein utopiste ? Peut-être.

Il convient toutefois de préciser que le personnage fictif créé par Albert Klein et Michael Kleeberg a eu son modèle dans la réalité, a existé, en France. L'Abraham Albert Klein, héros d'un roman, s'est appelé un jour Albert Kahn. « Albert » de son prénom, « K » pour la première lettre de son nom, comme « Klein »,... comme « Kleeberg » ! « Abraham Kahn » pour son premier prénom même, auquel il a substitué, à dix-neuf ans, celui d'« Albert ». Michael Kleeberg s'est manifestement très largement inspiré de la personnalité, de la vie et de l'œuvre bienfaitrice du Français pour créer son protagoniste.

Ce « jardin dans le nord » comme lieu de rencontre pour toutes les personnes qui, dans le premier tiers du XXe siècle, font l'Histoire, de l'Allemagne, de l'Europe, du monde : tel est bien aussi l'objectif que s'est assigné Abraham Albert Klein en créant son parc.

Michael Kleeberg fait réaliser en Allemagne par son personnage ce qu'Abraham Albert Kahn a réellement fait en France. Ce transfert d'un pays à l'autre, d'une capitale à l'autre, est essentiel.

De 1914 à 1934, du déclenchement de la Première Guerre mondiale à la prise du pouvoir par les nazis : c'est sur cet arrière-plan historique, allemand, européen et mondial que s'inscrit et s'écrit la destinée d'Abraham Albert Klein, indissolublement liée à l'époque. 1914, et la guerre qui s'annonce, « absurde » selon Abraham Albert (*GN*, 156), Johannes blessé au pied quelques semaines après le début des hostilités, Klein qui échappe à l'incorporation parce que von Pleißen a besoin de lui à la banque, qui s'engage en faveur des prisonniers à la fin de la guerre, ses contacts avec les pacifistes - dont Heinrich Mann -, la révolution de novembre 1918 à Berlin, l'inflation de 1923, une rencontre entre Stresemann et Briand, l'esquisse d'une réconciliation franco-allemande, la conférence de Locarno, à laquelle Klein assiste, le krach de Wall Street en 1929 et les conséquences économiques pour l'Europe, le danger nazi qui se manifeste dès 1930, l'atmosphère délétère en Allemagne, le nationalisme qui s'exacerbe, le 30 janvier 1933 et la nomination, par Hindenburg, de Hitler comme chancelier, l'incendie du Reichstag, l'antisémitisme qui s'affiche ouvertement, Abraham Albert Klein traité de « sale juif », les nazis omniprésents, la nécessité, pour ceux qui sont menacés, de quitter l'Allemagne : tels sont les événements majeurs qu'évoque le roman, l'Histoire écrite par Albert Klein.

Histoire allemande, telle que pourrait la relater aussi un historien ? Certainement.

Mais ce récit de l'Histoire allemande connaît aussi parfois, sous la plume du narrateur Albert Klein - du romancier - de singuliers infléchissements. S'inscrit alors et se lit une autre Histoire allemande.

À l'instar de ce que faisait le vrai Abraham Albert Kahn, Abraham Albert Klein reçoit, lui aussi, dans son jardin ou croise lors de ses voyages tout ce que le monde à l'époque compte de personnalités marquantes, en politique, dans le monde des arts, dans l'intelligentsia : Heinrich et Thomas Mann, Ernst Toller, René Schickele, Ricarda Huch, Romain Rolland et Colette, T.S. Eliot, Huxley et Kay Boyle, Liebermann, Furtwängler, Bruno Walter, Alban Berg, Paul Dukas, Berthold Goldschmidt - à la mémoire duquel est aussi écrit le roman de Michael Kleeberg<sup>8</sup> -, Marie Curie, Einstein, Jagadish Chunder Bose, Planck, Keynes, Wartburg, Egon Erwin Kisch, Coudenhove, Helmut von Gerlach, Jaurès, Briand,

---

<sup>8</sup> Voir Note 3.

Stresemann, Max von Baden, Hermann Müller, Ramsey Macdonald, Thomas Masaryk, Max Reinhardt, Charlie Chaplin, d'autres encore... Autant de personnages historiques dont la présence est plausible.

Mais d'autres reçoivent un traitement plus singulier.

Ainsi de Lassalle, le jeune homme que Klein rencontre et avec lequel il sympathise, à qui il offre une bourse pour qu'il aille, lui le social-démocrate, travailler en France dans le journal de Jaurès (*GN*, 171). Lassalle est de l'âge de Klein, précise le narrateur (*GN*, 168), en 1914 il a donc 25 ans. Ferdinand Lassalle, né en 1825, quant à lui, fonde certes le Allgemeiner Deutscher Arbeiterpartei, le premier parti socialiste d'Europe, mais c'est en 1863, un an avant sa mort. Quant à Jaurès, né en 1859, il est assassiné le 31 juillet 1914. Les dates, bien entendu, ne peuvent coïncider. Lassalle, sous la plume d'Albert Klein/Michael Kleeberg, participe à la révolution de 1918 à Berlin (*GN*, 226) - Ferdinand, lui, a pris part aux manifestations de 1848 -, est un tribun aux qualités intellectuelles indéniables, au charme et au charisme incontestables. Le personnage de fiction participe à un gouvernement Stresemann, est soucieux de faire accéder au pouvoir et aux responsabilités le parti qui, dans ces années-là, est le plus important du pays (*GN*, 307), prône une union européenne (*GN*, 309), défend la démocratie, la république et la paix (*GN*, 310), est partisan d'une réconciliation avec la France (*GN*, 313), propose une rencontre entre Stresemann et Briand dans le jardin de Klein (*GN*, 314). Ce même Lassalle encore qui, en 1929, envisage d'être nommé chancelier (*GN*, 415), veut créer un front populaire avec les communistes pour sauver la république (*GN*, 418-420) après le krach de Wall Street, signe une alliance avec Thälmann. Lassalle encore qui est victime d'un attentat - Ferdinand meurt à la suite d'un duel provoqué par une rivalité amoureuse - qui le laisse paralysé, est arrêté par les nazis au moment de l'incendie du Reichstag (*GN*, 482), disparaît ensuite en prison.

Albert Klein fait donc du personnage de Lassalle un acteur majeur de ces années, n'ayant de cesse qu'il n'ait défendu les idées qui lui sont chères pour tenter d'éviter le pire à cette république allemande à laquelle il croit tant. Ce n'est ainsi nullement un hasard que le social-démocrate soit devenu l'ami du philanthrope et humaniste qui était - aussi - le banquier millionnaire Klein.

Si Abraham Albert Kahn eut pour ami Bergson, Abraham Albert Klein s'est lié d'amitié avec Heidegger. Mais c'est d'un philosophe bien particulier qu'il s'agit ici. Dans le premier portrait qu'il en brosse, le narrateur suggère qu'avec le physique qu'il a à vingt-sept ans, il fait plutôt penser à un gigolo ou à un danseur de tango argentin (*GN*, 174). Après des semestres passés à Heidelberg et à Halle, il part étudier à Berlin - où il habite au-dessus d'un bordel, dont il fréquente du reste les pensionnaires -, soutient une thèse sur

les conversations philosophiques entre Voltaire et Frédéric le Grand. En 1913 - il a vingt-quatre ans -, il publie un premier ouvrage, *Philosophische Impromptus*, dénigré par les universitaires, court livre de cent pages, composé de sept brefs chapitres où l'auteur fait l'éloge, notamment, de la vie, de la marche à pied, des cafés, des jardins publics, de la danse et de Mozart (GN, 175), le tout écrit dans une langue où la simplicité le dispute à l'élégance. Premier opus, mais qui contient déjà, en germe, toute l'œuvre à venir du philosophe, et dans lequel il s'élève d'emblée contre tout obscurantisme, tout excès de quelque nature qu'il soit. Il a été, quand il était encore étudiant et qu'il donnait des leçons particulières, le professeur de Klein, à l'époque simple commis à la banque von Pleißen et qui souhaitait passer le bac qu'il n'avait pu préparer plus tôt. Plus tard, Heidegger fournit à Klein une lettre de recommandation qui lui ouvre la porte de Jaurès à Paris (GN, 162), entretient une correspondance avec Romain Rolland sur la paix (GN, 196), observe non sans ironie les habitudes universitaires allemandes qu'il voudrait bien changer de fond en comble (GN, 253 -254), Heidegger encore dont Charlotte, la jeune femme de von Pleißen, apprécie la pertinence et la clarté des écrits (GN, 293), nommé professeur à l'université de Fribourg en 1926 et qui prépare ce qui sera son grand œuvre, *Polis und Zivilisation*, qui apprécie tout le travail de mécénat accompli par Klein, qui, en 1929, entreprend de « démocratiser l'université » (GN, 421), accepte, lorsque les nazis ont pris le pouvoir et avant qu'il ne soit renvoyé et déchu de sa nationalité, un poste de professeur en Belgique (GN, 529). On imagine même une carrière pour lui en Angleterre avant qu'il ne revienne en Allemagne, mais très tard, après 1969, et que les universités allemandes qui, autrefois, l'avait honni et banni, à présent le comble d'honneurs (GN, 560-561).

Biographie fantaisiste assurément de Heidegger, aux antipodes de celle de l'auteur de *Etre et Temps*, membre du parti nazi en 1933 ! Biographie d'un autre Heidegger, philosophe héritier des lumières en somme, lu et compris, démocrate, antinazi, qui quitte l'Allemagne en 1933.

Celui qui, aussi, lors d'une fête organisée par Klein dans son jardin à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Wagner, dans un discours brillant, fait l'éloge du compositeur. Et quel Wagner !

Nous sommes en 1927, le musicien serait donc né en 1827. Or le vrai Wagner est né en 1813. Les dates, donc, ne coïncident pas. Mais il y a bien plus. Dans l'exposé qu'il fait - qui n'est pas sans rappeler maintes réflexions sur l'évolution de la musique dans *Doktor Faustus*, dont le sous-titre présente Adrian Leverkühn sous le vocable « deutscher Tonsetzer », cette expression qu'utilise Heidegger précisément lorsqu'il évoque Wagner (GN, 343) -, la véritable conférence qu'il prononce devant l'élite de l'intelligentsia européenne de l'époque, Heidegger présente un Wagner qui a participé à la révolution de

1848, travaille avec des librettistes - le vrai Wagner écrivait ses livrets -, a le souci de composer une musique qui trouve un écho auprès du plus grand nombre, écrit à vingt ans un premier opéra, *Wilhelm Tell*, d'après Schiller, crée une œuvre qui restera inachevée sur la commune de Paris, est, aux yeux de celui qui lui rend hommage, le premier compositeur démocrate-socialiste allemand (GN, 346), est un chantre de la liberté, émigre à Paris après 1848, où il compose un opéra bouffe, *Candide*, s'éprend d'une actrice française, un amour passion dont il fera le thème d'un petit opéra-comique, *La Princesse d'Orsenna*, auquel succède ce qui restera un échec, un *Don Juan et Doktor Faust* (!), d'après Grabbe. Après un autre échec avec un *Werther* inspiré de Goethe, Wagner interrompt toute composition, devient chef d'orchestre et professeur de composition musicale. La grande expérience du quadragénaire fut la commune de Paris comme la révolution de 1848 avait été celle du jeune homme de vingt ans. En 1872, il est contraint de nouveau d'émigrer, cette fois en Suisse où, deux ans durant, il s'attelle à son opéra sur les événements révolutionnaires de Paris, pour lequel il souhaite, sur le plan formel de l'écriture musicale aussi, faire œuvre novatrice, mais quarante ou cinquante ans avant Schönberg et Stravinsky, il ne parvient pas à remplacer le système tonal - Adrian Leverkühn, lui, réussira ! Pendant vingt ans, il ne compose plus ; à soixante ans, il est perclus de goutte et de rhumatismes. En 1892 - il a soixante-cinq ans -, des mécènes lui permettent de revenir en Allemagne, il adhère au parti social-démocrate, assiste en 1893 à la première de la pièce de Hauptmann, *Die Weber*, qui l'enthousiasme, et pour laquelle il va de nouveau composer, un oratorio cette fois ; dans l'orchestre il intègre un accordéon, dans les textes du récitant percent des échos d'Aristide Bruant. Victime peu après d'une crise cardiaque, Wagner va consacrer les dernières années de sa vie à un ultime opéra, *Peregrin*, d'après Christoph Martin Wieland, une littérature que Heidegger qualifie de « classique, ouverte au monde, humainement ironique » (GN, 352-353). Cet opéra de « l'antiromantique Wagner » (GN, 353) se clôt sur « un rire libérateur, sceptique » (GN, *Ibid.*). Wagner achève cet opéra en juillet 1899. Il meurt un mois après - le vrai Wagner meurt en 1883 - et ne peut assister, en janvier 1900, à la première de cette œuvre qui, précise Heidegger, « a inscrit le nom de Wagner dans les oreilles et les cœurs d'une autre Allemagne, comme antithèse, dans le domaine musical, du Reich prussien » (GN, 354).

On lit avec autant de surprise que d'intérêt, d'admiration aussi pour l'inventivité d'Albert Klein/Michael Kleeberg, cette biographie d'un autre Wagner, social-démocrate, ouvert aux autres, écrivant et composant pour le peuple. On s'interroge bien entendu sur la raison d'être de ces biographies fictives, de ces vies réelles avec lesquelles Kleeberg, délibérément, joue, réécrites, à bien des égards inventées de toutes pièces. L'ultime réflexion de Heidegger, dans son hommage à Wagner, fournit la clé : faire surgir « une

autre Allemagne ». C'est à cela que se livre Albert Klein en noircissant les pages blanches du livre offert par le bouquiniste de Prague. Et ce dernier, de nouveau, va jouer un rôle dans la compréhension de l'objectif que s'est fixé celui qui, racontant de la sorte la vie d'Abraham Albert Klein et de tous ceux qu'il a côtoyés, accède aussi au statut d'écrivain.

### Une autre Allemagne

À plusieurs reprises en effet, au cours de la rédaction de son livre par Albert, le bouquiniste « apparaît » à ses côtés, comme s'il avait ainsi l'étrange capacité à se déplacer dans l'espace, il intervient, prend la parole pour réagir à ce que le narrateur vient d'écrire, semblant ainsi lire par-dessus son épaule. Ses réactions sont ironiques, critiques, parfois acerbes. S'établit alors un singulier dialogue entre l'auteur de la biographie d'Abraham Albert Klein et celui qui en est le premier lecteur, entre Albert Klein et ce personnage qu'Albert appelle une fois son « dibbouk » (*GN*, 479), à l'instar de l'esprit ou du démon qui, dans la mythologie juive, habite le corps d'un individu auquel il reste attaché. Comme un avatar du narrateur aussi, son double distancié, qui jouerait le rôle d'un critique, lui reprocherait ce qu'un lecteur avisé (ou un critique littéraire, ou ... un historien de la littérature !) pourrait lui reprocher : ce qu'il écrit précisément, le sujet et la manière dont il le traite, sa vision de l'Histoire. S'instille ainsi dans le roman d'Albert Klein - et dans celui de Michael Kleeberg - une manière de métadiscours qui, tout à la fois, constate, pour le critiquer, ce que le texte est, et suggère ce qu'il devrait être. Si Albert Klein/Michael Kleeberg joue avec les époques, les strates temporelles, Michael Kleeberg, l'Auteur, le grand organisateur de l'œuvre, joue de la sorte, avec subtilité et malice, avec les perspectives narratives, les niveaux du discours. Voici un roman autoréflexif qui joue - aussi - avec et se joue des critiques qui pourraient lui être faites. Car, bien entendu, le double-dibbouk- grand donneur de leçons récuse notamment les personnages de Heidegger et de Wagner, tels qu'ils sont présentés.

Mais ces rencontres régulières avec son mystérieux interlocuteur permettent aussi - et fondamentalement - au narrateur de prendre conscience de ce qu'il écrit, de s'approprier peu à peu l'œuvre qui naît de son imagination. Les remarques virulentes du bouquiniste agissent aussi comme une maïeutique. Le déclenchement du processus d'écriture est ainsi évoqué par Albert Klein lors de la première manifestation de l'homme de Prague : comment, brusquement, la « vision » de ce qu'il voulait faire fut là, il lui a suffi « de regarder et d'écouter », « de se souvenir presque » pour que la friche du Berlin de 1995 renaisse, prenne une autre forme (*GN*, 129). Lorsque son interlocuteur lui reproche (*GN*, 180) d'en prendre à son aise avec celui qu'il considère comme le plus grand philosophe du XXe siècle (Heidegger), le narrateur a tôt fait de lui asséner sa vision de ce « professeur

typiquement allemand ». C'est aussi une partie de la philosophie allemande qu'il remet en cause, critiquant sans ambages ces esprits aussi grands qu'illisibles, les idées, quelque essentielles qu'elles puissent être, pouvant devenir aussi « barbares », dès lors que ceux qui les émettent ont perdu tout contact avec les autres, avec les individus, avec l'humanité (GN, 183). Et si le Heidegger décrit, inventé par Albert Klein paraît au bouquiniste « difficilement imaginable dans la république des savants allemands de 1913 », le narrateur, quant à lui, veut précisément qu'un tel philosophe soit possible et pensable.

Car tel est bien son objectif : non pas « améliorer » (GN, 182) ce qui fut, mais faire en sorte que quelque chose d'autre ait été - soit - possible, proposer, écrire une autre Histoire de l'Allemagne, comme un contre-manuel d'histoire allemande. « Et pourquoi pas une autre Allemagne, si c'est ce dont je veux me souvenir, si je veux que cela ait existé » (GN, 132).

De la même manière, il va répondre à l'homme de Prague, offusqué par sa présentation d'un Wagner revu et corrigé. Albert Klein explique alors à son interlocuteur en quoi la musique du Wagner historique le rebute, pourquoi aussi elle a tant plu aux nazis (GN, 372), il s'interroge encore sur les raisons qui, dans l'évolution de l'Histoire, on fait des Allemands ce qu'ils sont devenus. Le narrateur va même jusqu'à imaginer une visite qu'il ferait à Luther pour tenter de le convaincre de ne pas écrire ce qu'il a écrit, tant ses textes ont eu, pour Albert Klein (Michael Kleeberg ?), les plus funestes des conséquences pour les Allemands, leur mentalité, leur Histoire (GN, 375- 382). Filiation directe entre Luther et Hitler ? La thèse est connue, défendue tout autant que controversée. Nouveau saut dans le passé qu'exécute le narrateur dans cette machine à remonter le temps qu'il a mise en branle dès qu'il a commencé à remplir les pages blanches du livre. Sa tentative auprès du réformateur échoue. Luther, un moment impressionné tout de même par ce que lui dit son interlocuteur, lui confie qu'il va réfléchir et le prie de revenir une demi-heure plus tard. Mais Albert oublie le temps qui passe auprès d'une servante, qui ressemble trait pour trait à Bea, celle qu'au XXe siècle il aime ! Lorsqu'il veut retrouver Luther, celui-ci est parti après lui avoir laissé un mot : il a écrit ce qu'il devait/a dû écrire ! En somme, l'Histoire allemande, telle qu'elle s'est effectivement déroulée, et ce à cause d'une femme ! Bea, nouvelle Ève tentatrice ! Si elle n'avait été là pour séduire et tenter Albert, que serait-il advenu ?! Episode burlesque, clin d'œil de Michael Kleeberg de nouveau, jeu encore ...

Il importait donc, pour Albert Klein, dans le projet qui est le sien, d'imaginer un autre Wagner.

Tout autant qu'il convient d'imaginer qu'en 1933 les choses aient pu être autres, d'autres événements aient pu se produire qui eussent fait bifurquer l'Histoire allemande, pour le plus grand bien de l'humanité, ainsi, par exemple, un attentat contre celui qui

représentait à l'époque le plus grand danger, celui dont on ne prononce pas le nom ; il s'agit bien de « sauver la démocratie » (GN, 479-480). Au cours d'une conversation, dans le récit d'Albert Klein, Abraham Albert et Heidegger envisagent cet attentat, même un homme comme le mécène philanthrope ne reculerait pas devant un tel geste dès lors que le sort de l'humanité est en cause.

Donner un autre cours à l'Histoire, pas seulement imaginer ce qui aurait pu être à la place des événements qui se sont réellement produits, mais bien faire en sorte que ces derniers n'aient jamais eu lieu... Seulement, dans le récit d'Albert Klein, nous sommes le 30 janvier 1933, la banque von Pleißen & Klein vient de faire faillite, et, dans le roman comme dans l'Histoire, le président du Reich a nommé Adolf Hitler chancelier...

À son « dibbouk » qui, lors d'une autre intervention intempestive, lui reproche, lorsqu'il est question des sentiments éprouvés par Abraham Albert Klein pour Charlotte, d'écrire une banale histoire d'amour, qui ne justifierait en aucune manière à ses yeux tout le contexte évoqué par ailleurs - « le millionnaire, la banque, la guerre, les projets » (GN, 295) -, Albert Klein rétorque qu'au contraire tout cela lui paraît indispensable : il en va en définitive de l'ensemble de son projet, « ouvrir », par cette histoire d'amour, de jardin, de millions, « une brèche dans la digue de l'horreur, par laquelle le flot de l'Histoire prendrait un autre cours » (GN, 297), construire « d'autres souvenirs » « pour avoir un autre présent » (GN, 298).

Le métadiscours qu'instaurent de la sorte les dialogues entre le narrateur Albert Klein et le bouquiniste, son exégète scrupuleux, sinon ergoteur, son double en négatif, cette projection inversée de lui-même, permet de mettre en perspective le récit ; par lui, Albert Klein (Michael Kleeberg) théorise, circonscrit plus précisément le projet qui est le sien : à l'utopie d'Abraham Albert Klein qui veut changer le cours de l'Histoire correspond l'utopie d'Albert Klein qui, dans son livre, décrit l'utopie du banquier. Récits miroirs donc, reflets à l'infini, vertigineux jeux avec l'écriture, prodigieux vertigo littéraire. La littérature au sommet de ses possibilités.

Mais le narrateur ne parviendra pas à ouvrir la « brèche » dans « la digue de l'horreur » qu'il imaginait pouvoir percer. L'horreur sera. Aucun attentat ne viendra arrêter celui qui, le 30 janvier 1933, devient chancelier du Reich. Parce que cet événement a été possible et que dans le récit d'Albert Klein aussi Abraham Albert Klein est traité de « sale juif », l'Histoire - la vraie - a en quelque sorte rattrapé l'histoire imaginée par le narrateur. Le jardin extraordinaire du banquier juif sera balayé par le souffle ordinaire et délétère de l'Histoire en marche. La réalité montre à quel point l'utopie n'a été que fiction. Utopie et uchronie irréalisées, irréalistes, qui montrent, en creux, avec d'autant plus de force, la réalité et le temps auxquels on n'échappe pas, auxquels l'Allemagne n'a pas échappé. On

ne saurait refaire l'Histoire, bien entendu, sinon par l'imagination qui, par définition, est aux antipodes de la réalité.

Dès lors, au chapitre 51, significativement intitulé « La banqueroute du narrateur », Albert Klein a le sentiment, la certitude de ne plus pouvoir continuer. N'ayant pu faire en sorte que Hitler ne soit pas, tout à ses yeux a été dit, écrit.

Le bouquiniste, piqué au jeu cependant, va, lui, poursuivre l'histoire. Il faut encore établir le lien entre le 30 janvier 1933 et le 25 février 1995, jour où Albert Klein voit le nom d'Abraham Klein sur le mur de la synagogue de Prague. L'histoire du banquier philanthrope doit être poursuivie et achevée, fût-ce par dibbouk interposé ! Mort de von Pleißen à la suite d'un cancer, omniprésence des nazis qui surveillent Abraham Albert Klein, le « jardin dans le nord » qui disparaît, dépecé, vendu par parcelles, Abraham Albert retrouvant Charlotte une ultime fois, la jeune femme mettant au monde un enfant à Prague, le 27 février 1935, le fils conçu avec Abraham Albert, ce dernier exterminé - peut-être (?) - à Theresienstadt : tels sont les événements contés par le bouquiniste dans les chapitres 52 à 56.

### **Du pouvoir de l'imaginaire et de l'écriture**

Le roman de Michael Kleeberg ne se termine toutefois pas sur la disparition présumée d'Abraham Albert Klein. Une ultime fois, nous remontons du passé vers le présent, des événements de 1934 à ceux de 1995 au centre desquels se trouve le narrateur Albert Klein. Pour un épilogue en forme de coup de théâtre où, cette fois encore, plus encore cette fois, se déploie l'imagination virtuose de l'auteur. Le lecteur découvre en effet, entre autres faits, que le père du narrateur Albert Klein, dont on fête les soixante ans ce 27 février 1995, est né à Prague, le 27 février 1935, qu'il est le fils conçu par Charlotte et Abraham Albert, qu'il est l'héritier direct de la friche berlinoise, laquelle, désormais, ne pourra plus faire l'objet de transactions immobilières et être vendue à la firme américaine, comme cela avait été envisagé et quasiment conclu. Une fondation sera érigée, que présidera Albert Klein. Ce dernier est donc le petit-fils du banquier philanthrope, et Albert Klein junior songe à refaire, avec la fondation et ce nouveau « jardin dans le nord », l'œuvre de son grand-père, emportée dans le chaos de l'Histoire.

« Tout reste à faire » (dernière phrase du roman, *GN*, 586) en effet, pour que l'Allemagne de 1995 et des années à venir soit différente de celle qu'il a retrouvée après douze ans d'absence, celle des humanistes et des mécènes et non celle des spéculateurs et des agents immobiliers. Autrement dit : la réalité du père se fonde dans l'histoire écrite par le fils, le narrateur Albert Klein s'insère lui-même dans l'histoire qu'il a imaginée. La réalité d'Albert en 1995 rejoint, rattrape, sinon dépasse la fiction qu'il a inventée. Laquelle

partait toutefois d'un fait avéré, auquel il est confronté dans la synagogue de Prague, la mort supposée d'Abraham Albert Klein dans le camp d'extermination nazi. Ajoutons que, pour faire créer par son narrateur le personnage d'Abraham Albert Klein, Michael Kleeberg s'inspire, on le sait, de la vie réelle d'Abraham Albert Kahn ! Biographie réelle (Abraham Albert Kahn), fait biographique « réel » dans la fiction de Michael Kleeberg (Albert Klein dans la synagogue), biographie imaginée (la vie d'Abraham Albert Klein contée par Albert Klein), « réalité » du romancier-biographe (Albert Klein) qui rejoint la fiction inventée : les perspectives, les strates temporelles, les époques, les faits, les êtres, les identités, s'entremêlent, s'imbriquent, se prolongent, se complètent.

Abraham Albert Kahn meurt ruiné en 1940. Son jardin et une partie de ses « Archives de la Planète » ont pu néanmoins être sauvés ; il reste ainsi l'œuvre de ce témoin et acteur de son temps. Michael Kleeberg transpose ce que fut et fit Kahn - une réalité française - dans une fiction littéraire qui est un roman allemand et aussi - fondamentalement - un roman sur l'Allemagne. L'utopie du Français devient celle d'un Allemand. L'universalité de l'œuvre de Kahn demeure ainsi, d'une autre manière. S'y ajoute toutefois la spécificité allemande : les rencontres cosmopolites dans ce « jardin dans le nord », dans ce jardin au cœur de l'Allemagne, montrent que l'Allemagne pouvait, aurait pu être un autre pays, aux antipodes de celui que les ravages de la Première Guerre mondiale ont fait détester de tous, de la France en particulier, avant que le second conflit, né de l'aberration national-socialiste, ne détruise plus longtemps encore son identité.

Le roman de Michael Kleeberg, ce sont aussi des histoires d'amour, celle du narrateur, Albert Klein, comme celle de son protagoniste, Abraham Albert Klein. Autobiographie et biographie amoureuses donc, différentes l'une de l'autre bien entendu, avec, parfois aussi, de singulières ressemblances.

Bien entendu, Michael Kleeberg n'a pas la naïveté de croire - du moins peut-on le supposer ! - que l'on peut refaire l'Histoire avec des si, avec de simples bonnes intentions. Si Luther..., si Heidegger..., si Wagner..., si les hommes discouraient à l'envi au milieu de jardins féeriques au lieu de s'entre-tuer..., si les hommes vivaient d'amour... Au lieu du mal absolu et ses effets dévastateurs, le bien absolu et le paradis sur terre... Le conte de fées en lieu et place du roman noir...

L'Histoire, celle des hommes et de leurs mentalités, ne saurait se réduire à semblable vision binaire. Le pacte avec le diable - à l'instar de celui que signe Adrian Leverkühn, le

musicien voulu aussi par l'auteur du roman comme figure emblématique de l'Allemagne - est toujours possible.

Demeure le pouvoir de la littérature qui consiste aussi à montrer et à démontrer, à dire et à dénoncer. À révéler ce qui est ou a été, à suggérer ce qui pourrait ou devrait être.

En achevant son livre, Albert Klein, jusque-là en mal d'inspiration, est devenu ce qu'il voulait être : écrivain. Il a accédé au statut d'auteur. Le livre conçu et rédigé a montré la voie, a dit ce qui aurait pu être, sera peut-être encore, « tout restant à faire ». Au texte écrit devrait désormais succéder l'action, aux histoires inventées les actes à réaliser, à l'utopie imaginée la réalisation concrète d'une utopie analogue, au « jardin à l'ouest » (et en France), au « jardin dans le nord » (et en Allemagne) un autre « jardin dans le nord » (et en Allemagne de nouveau). En somme, le texte comme propédeutique à l'action.

1995, et la création éventuelle du nouveau jardin, rejoint 1919, et la conception du premier : la boucle se referme ainsi, semblable à la figure de l'ouroboros. Mais si cette figure représente le temps cyclique, elle symbolise aussi la continuité de la vie. Appliquée à l'Histoire de l'Allemagne, telle que l'envisage le roman de Michael Kleeberg, elle signifierait non le retour tautologique du même, le ressassement des vieux démons, non la fin de l'Histoire donc, mais bien l'Histoire en marche, dans le sens du progrès : refaire - mais refaire en mieux pour conjurer d'autres anéantissements toujours possibles - en 1995 ce qu'un certain Abraham Albert Klein avait rêvé en 1919 pour l'Allemagne, l'Europe et le monde.

La littérature n'est pas une machine à remonter le temps pour en modifier le déroulement, elle ne peut faire que ce qui s'est produit un jour dans la réalité n'advienne pas ou advienne autrement, elle ne peut notamment pas arrêter la folie des hommes, mais elle est à même d'imaginer des possibles afin que le monde - peut-être - soit un peu meilleur, ou un peu moins mauvais.

Avec ce roman qui entraîne le lecteur dans les arcanes d'un texte somptueux, l'inventivité virtuose, les capacités imaginatives de Michael Kleeberg jouant avec le passé, le présent et l'avenir de l'Allemagne, avec les codes littéraires, les biographies réelles, une intertextualité à peine déguisée, montrent l'extraordinaire pouvoir suggestif de l'œuvre littéraire. Le jeu littéraire dans tous ses états. Jeu intellectuel et gratuit ? Peut-être, mais, dès lors, quel jeu ! Ce livre est un hymne à la littérature.